(11

LE SUSCEPTIBLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

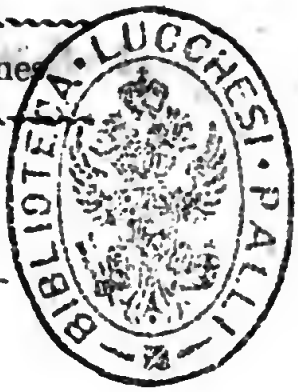
PAR L. B. PICARD;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de S. M. l'Impératrice, rue de Louvois, le 5 nivôse an 13.

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.

LAFONTAINE.

Prix : 1 franc 20 centimes.



A PARIS,

Chez { XHROUET, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 423;
Mme. MASSON, libraire, rue de l'Echelle, au coin de celle Saint-Honoré, n°. 558.

AN XIII. — 1805.

72113

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBUISSON,	M. VIGNY.
M. URBAIN, médecin.	M. DORSAN.
M. BOURVAL, négociant,	M. PICARD aîné.
JULES BOURVAL son fils,	M. VALCOUR.
M. FIERVILLE,	M. CLOZEL.
Mme. FIERVILLE,	Mlle. MOLIÈRE.
ADÈLE, fille de M. Dubuisson,	Mlle. ADELINE.
COMTOIS, domestique de M. Urbain,	M. ARMAND.

La Scène est à Paris, chez Urbain.

Nota. Les acteurs sont en tête de chaque scène, comme ils doivent être au théâtre. Le premier tient la droite des acteurs.

LE SUSCEPTIBLE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente le Cabinet de M. Urbain.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBUISSON, URBAIN.

DUBUISSON.

Non, je n'irai pas.

URBAIN.

Eh quoi! chez Dorbel, notre ami commun, notre ancien camarade de classe! Il sera enchanté de te voir.

DUBUISSON.

Oui, enchanté! Ne sait-il pas que je suis à Paris?

URBAIN.

Je lui ai dit que je t'attendois.

DUBUISSON.

Et il ne m'a pas invité! Je n'irai pas. S'il étoit curieux que j'allasse dîner avec toi chez lui, j'aurois trouvé son billet hier en descendant de voiture. D'ailleurs, il sait qu'il peut m'être utile. Il est en faveur,

fort bien auprès du ministre. Si je me permets d'aller sans façon lui demander à dîner avec toi, qui es formellement invité, que sait-on? il trouvera peut-être ma démarche familière; je le choquerai peut-être. Les honneurs changent les mœurs: c'est un vieux proverbe plein de vérité. Non, je n'irai pas. Demain, je me présenterai pour rendre ma visite à l'ami du ministre. Si je retrouve mon ancien camarade, à la bonne heure: si je ne trouve qu'un protecteur, je m'en consolerai; mais je ne le reverrai plus.

URBAIN.

Eh! mon ami, Dorbel est, grâce au ciel, comme il l'étoit au collége, officieux, obligeant, bon ami. Il a fait son chemin dans les emplois, comme tu as fait le tien dans les lettres, comme je suis en train de faire le mien dans la médecine; il te servira de tout son cœur, et se gardera bien de te protéger.

DUBUISSON.

C'est ce que nous verrons.

URBAIN.

Mais, ma foi, si je me réjouis qu'il n'ait rien perdu de son caractère, permets-moi de m'affliger que tu aies aussi bien conservé le tien.

DUBUISSON.

Comment, le mien! il offre donc de grandes imperfections! Suis-je un méchant, un lâche, un ingrat?

URBAIN.

Eh bien! ne voilà-t-il pas déjà que tu t'alarmes. Eh! non, tu es le meilleur homme de la terre; mais ombrageux, susceptible.

DUBUISSON.

Susceptible! Ah! je suis susceptible, moi! Ils n'ont tous que ce mot-là à me dire.

URBAIN.

Eh! mais, écoute donc: il y a six ans que nous ne

nous sommes vus ; mais, dans le temps de ta pauvre femme, qui étoit vraiment une personne de mérite, ne t'ai-je pas vu jaloux, même de moi?

DUBUISSON.

Jaloux ! non : délicat, désirant éviter sur son compte jusqu'au plus léger propos des malins, je l'ai toujours estimée, et je la regrette sincèrement.

URBAIN.

Je le crois ; car tes excellentes qualités t'empêchent de porter trop loin l'injustice de tes soupçons ; mais le défaut n'en existe pas moins, et te voilà déjà fâché contre Dorbel avant de l'avoir vu.

DUBUISSON.

Ah ! fort bien : je serois assez déraisonnable pour me fâcher contre quelqu'un, parce qu'il ne m'invite pas à dîner ! Dorbel a peut-être beaucoup de monde ; une personne de plus le gêneroit : il est tout naturel que ce soit moi qu'il excepte. Un ami, et, d'ailleurs, un homme de province peu important ! Laissons cela. Je te l'ai dit hier ; mon voyage à Paris a deux objets : d'abord, j'ai quelques droits, je pense, à cette place de professeur vacante dans un des lycées de Paris : je me consolerai, si je ne l'obtiens pas, quelle que soit la personne que je me voie préférer. A mon âge, on est assez accoutumé aux injustices pour ne pas s'en désespérer, et je trouverois toute simple celle qu'on feroit à un pauvre petit professeur du lycée d'Amiens, comme moi, sans cabale, sans intrigue, et qui n'a pour lui que quelques études.

URBAIN.

Eh ! mon Dieu ! tu obtiendras la place ; et si tu voulois seulement venir dîner avec moi chez Dorbel....

DUBUISSON, *se hâtant d'interrompre.*

Le second objet de mon voyage est de marier ma fille, mon Adèle. Ce jeune Bourval, à qui je la destine, fils d'un marchand de Paris, est un de mes élèves. Il est venu passer quelques mois à Amiens ; il est plein

d'égards, de politesse; il aime ma fille, ma fille l'aime : le père est plus riche que moi; cela me contrarie; mais, dussé-je m'incommoder moi-même, je prétends bien ne pas rester en arrière avec lui pour la dot de ma fille unique. Je ne connois pas ce père; je ne l'ai pas vu même pendant que je travaillois à l'éducation de son fils. Je lui ai écrit sous prétexte d'affaires de commerce, dans lesquelles je me disois intéressé. Il m'a répondu en style de négociant; mais, depuis son retour, le fils lui a parlé, et s'est hâté de me mander que son père approuvoit son choix. Il ne reste donc plus qu'une petite formalité à remplir; c'est qu'on me fasse, en règle, la demande de ma fille; et j'aurois là-dessus un conseil à te demander. Depuis ce matin, ma fille me tourmente. Ah! la voici.

SCÈNE II.

ADÈLE, URBAIN, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien! viens-tu encore me presser, me supplier? Tiens, précisément j'allois en parler à Urbain. Veux-tu que nous le prenions pour juge?

ADÈLE.

Soit; j'en passerai volontiers par la décision de monsieur.

URBAIN.

De quoi s'agit-il donc?

DUBUISSON.

Ces messieurs Bourval, père et fils, ignorent notre arrivée, et ma fille veut que je m'empresse de leur écrire que nous sommes d'hier soir à Paris?

URBAIN.

Eh bien! quel obstacle trouves-tu?

DUBUISSON.

Mais, après l'amour du jeune homme pour ma fille, est-ce à moi de prévenir ce marchand ?

URBAIN.

Mais, à qui donc? Aimes-tu mieux que ce soit ta fille qui écrive?

DUBUISSON.

Il ne s'agit pas de plaisanter ici. Est-il convenable que la demande n'ayant pas encore été faite par le père....

URBAIN.

Ce mariage n'est-il pas en effet le but de ton voyage?

DUBUISSON.

Certes, malgré tout l'avantage que cette alliance peut m'offrir, je ne serois jamais venu à Paris, si je n'avois trouvé un prétexte dans cette place que je sollicite.

ADÈLE.

N'avez-vous pas déjà été en correspondance, avec M. Bourval, pour des affaires de commerce?...

DUBUISSON.

Qui, elles-mêmes, n'étoient encore qu'un prétexte.

URBAIN.

Eh bien! puisque tu aimes tant les prétextes, continue de t'en servir pour annoncer ton arrivée au jeune Bourval.

DUBUISSON.

Au jeune homme? Ah! par exemple....

ADÈLE.

Ce n'est pas à lui que je vous prie d'écrire, mon père.

URBAIN.

Et où diable vas-tu mettre de la réserve, des égards, de l'étiquette dans une affaire que, toi-même, tu re-

gardes comme conclue. Allons, mets-toi là ; écris bien vite au père Bourval que tu es chez moi, depuis hier, avec ta fille.

DUBUISSON.

Avec ma fille ! En effet, il seroit charmant de parler de ma fille dans cette lettre !

URBAIN.

Ecris, te dis-je, où j'écris pour toi, à ma tête.

DUBUISSON.

Toi ! non parbleu. J'aime mieux me résigner. Allons, j'écris. (*Il s'assied et écrit.*)

URBAIN.

C'est cela, et, d'après le portrait que vous m'en avez fait, le jeune Bourval sera bientôt ici.

ADÈLE.

Mais, je le crois.

DUBUISSON, *s'interrompant.*

Je vous préviens au moins que c'est un billet de pure politesse.

URBAIN.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu écrives. (*A Adèle.*) Enfin nous l'avons décidé.

ADÈLE.

Oui, mais je tremble surtout à cause de ce M. Bourval, auquel il écrit.

URBAIN.

Pourquoi donc cela ?

ADÈLE.

Je ne le connois pas ; mais s'il faut en croire son fils, c'est un fort honnête homme, un excellent cœur ; mais sans façon, sans politesse même ; très-prévenant, très-affectueux, embrassant tout le monde à la première vue ; mais très-vif, très-emporté, et n'épar-

gnant pas les vérités aux gens dès que l'occasion se présente.

URBAIN.

Diable, avec un homme comme votre père!

ADÈLE.

Jugez, si j'ai sujet de craindre....

URBAIN.

Chut, nous nous réunirons, nous nous entendrons, pour faire en sorte qu'ils soient bons amis.

DUBUISSON, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites donc là, tous les deux, tout bas?

URBAIN.

Ah! mon Dieu, nous parlions tout bas, de peur de te déranger.

DUBUISSON.

Est-ce de moi que vous parliez.

URBAIN.

Eh! mon Dieu, nous ne pensions pas à toi.

DUBUISSON.

En effet, je ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de moi.

URBAIN, *en souriant.*

Qu'est-ce que tu dis donc? Allons, as-tu fini ta lettre?

DUBUISSON.

Oui, je crois que c'est cela à peu près. (*Lisant.*) Monsieur, une affaire relative à mon état m'amène à Paris. Vos lettres m'ont donné le désir de faire votre connoissance. Indiquez-moi, je vous prie, le jour où je pourrai me présenter chez vous. J'attends votre réponse. J'ai l'honneur d'être, etc.

URBAIN.

C'est bien froid,

DUBUISSON.

Puis-je écrire autrement ?

ADÈLE, *faisant des signes à Urbain.*

Non, c'est bien, c'est très-bien.

URBAIN.

Allons, à la bonne heure, mets l'adresse, et je vais sur-le-champ... (*Il appelle*). Comtois!

DUBUISSON.

Eh! non, tu peux avoir besoin de ton domestique; je vais envoyer un commissionnaire.

URBAIN.

Allons donc; à quoi serviroit souvent un domestique, si l'on ne s'en servoit pour ses amis. (*Il appelle.*) Comtois!

SCÈNE III.

ADÈLE, DUBUISSON, COMTOIS, URBAIN.

COMTOIS.

MONSIEUR?

URBAIN.

Vite, porte cette lettre à son adresse.

COMTOIS.

A son adresse?

DUBUISSON.

Et n'oubliez pas de demander une réponse, mon ami.

COMTOIS.

Ah! il y a une réponse?

DUBUISSON.

DUBUISSON.

Oui, une réponse : m'entendez-vous?

COMTOIS.

Oui, monsieur.

DUBUISSON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là?

COMTOIS.

Oh, mon Dieu! rien du tout. J'y vais. C'est qu'il y a là, dans l'antichambre, une dame, avec son mari, qui voudroit parler à monsieur?

URBAIN.

Qui donc?

COMTOIS.

Une madame Fierville, de Rouen.

URBAIN.

Madame Fierville!

COMTOIS.

Elle m'a déjà dit qu'elle étoit la parente de monsieur.

URBAIN.

A ce qu'ils prétendent. Faites entrer. (*Comtois sort.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *hors* COMTOIS.

URBAIN.

Une franche provinciale que j'ai eu le bonheur de sauver d'une assez forte maladie, et qui, depuis, s'est établie mon amie, m'accable de pots de confitures de Rouen, et, en échange, me charge de vingt commissions, et bavarde, bavarde sans gêne, et gênant tout

le monde; et son mari, homme à prétentions, soi-disant homme de lettres, s'imaginant que tout le monde est extasié devant ses ouvrages. Que diable me veulent-ils?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FIERVILLE, Mme. FIERVILLE.

Mme. FIERVILLE.

Où est-il le cher docteur? Le voilà; que je l'embrasse. Vous êtes étonné, enchanté de me voir à Paris. Il m'aime tant, ce cher docteur!

FIERVILLE.

Vous avez notre première visite, docteur: nous descendons de voiture, nous n'avons pas encore d'auberge; j'ai laissé mes malles à la messagerie; nous étions si impatiens d'embrasser notre cher Esculape.

URBAIN.

Je suis bien flatté....

Mme. FIERVILLE.

Nous aurons besoin de vous; vous nous appuierez, vous nous soutiendrez: il est si répandu! si aimé! personne ne meurt entre ses mains.

DUBUISSON, *à Urbain.*

Nous te laissons, mon cher Urbain; te voilà en affaires: j'ai moi-même à sortir dans la matinée.

Mme. FIERVILLE.

Monsieur est un de vos amis, à ce qu'il me paroît; il sera le nôtre, il peut y compter.

FIERVILLE.

Oui, sans doute.

Mme. FIERVILLE.

Une très-jolie personne.

FIERVILLE.

Charmante.

URBAIN, *à Fierville et à sa femme.*

Pardon ; je suis à vous dans l'instant. (*A Dubuisson.*) Ah ça, je t'emmène chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non, parbleu !

URBAIN.

Allons, allons; d'ici à l'heure du dîner j'aurai le temps de te décider. Il seroit affreux que tu eusses l'air de lui en vouloir.

DUBUISSON.

Mais, je ne lui en veux pas : ne vas pas t'aviser de lui dire que je lui en veux ! Je dînerai ici tranquillement avec ma fille, à moins que cela ne te gêne, et si tu veux bien le permettre.

URBAIN.

Comment ! si je veux bien le permettre ! Mais regarde-toi comme chez toi, je t'en prie.

Mme. FIERVILLE.

Comme il est tout feu pour ses amis !

URBAIN.

Toute ma maison est à ton service ; j'en userois de même si j'allois chez toi. Un ami de trente ans !

Mme. FIERVILLE.

Il n'y a pas si long-temps que nous le connoissons.

FIERVILLE.

Mais nous l'aimons autant que monsieur, j'en réponds

URBAIN.

Je t'en prie, ne te gêne pas. Si l'appartement que je t'ai donné ne te convient pas, j'en ai d'autres.

Mme. FIERVILLE.

C'est charmant d'être si bien logé!

FIERVILLE.

Et dans Paris encore!

DUBUISSON.

Je suis content de celui que tu m'as offert, mon cher Urbain. Non, je ne suis pas susceptible, ombrageux; mais je me fais gloire d'être sensible à l'amitié: la tienne me touche jusqu'aux larmes, et tu sais bien que l'homme qui te parle n'est pas un ingrat. (*Il sort.*)

URBAIN.

Brave homme! quel dommage!

ADÈLE, *à Urbain.*

Pardonnez-lui son travers: il l'efface par tant d'autres qualités!

(*Elle sort; Urbain la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.*)

SCÈNE VI.

URBAIN, Mme. FIERVILLE, FIERVILLE.

Mme. FIERVILLE.

C'est touchant une amitié comme celle-là!

FIERVILLE.

Oui, c'est dramatique, élégiaque véritablement.

Mme. FIERVILLE, *à son mari.*

Tu vois bien, mon ami, que nous avons eu une très-bonne idée, et que nous ne commettrons pas d'indiscrétion.

URBAIN, *venant entre eux.*

Bien sensible, mon cher cousin, à votre empressement; mais vous savez qu'un médecin n'est pas maître de son temps: voilà justement l'heure de mes vis.tes.

Mme. FIERVILLE.

Eh, mon Dieu! nous ne le savons que trop. Faites vos visites; que nous ne vous gênions pas.

URBAIN.

Nous nous reverrons; vous reviendrez: vous me ferez dire où vous logez, et j'aurai l'honneur moi-même...

Mme. FIERVILLE.

C'est que.... Ma foi, docteur, vous savez que je suis franche, et l'amitié qui existe entre nous m'autorise à m'expliquer.

FIERVILLE.

Ce n'est pas notre faute, si, dans votre voyage à Rouen, vous n'avez pas logé chez nous.

Mme. FIERVILLE.

On est si mal et si chèrement dans ces hôtels garnis de Paris!

FIERVILLE.

Et comme nous sommes parens....

Mme. FIERVILLE.

Et que nous venons de vous entendre dire que vous aviez d'autres appartemens que celui que vous avez donné à ce monsieur....

URBAIN.

Eh bien?

FIERVILLE.

Eh bien! nous venons, sans façon, vous prier de vouloir bien nous loger.

Mme. FIERVILLE.

Pour les cinq ou six jours que nous devons passer à Paris.

URBAIN.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, assurément; mais....

FIERVILLE.

Fi donc! de l'honneur! Nous vous faisons plaisir, n'est-ce pas, et cela vaut beaucoup mieux.

URBAIN.

Si vous m'aviez prévenu d'avance....

Mme. FIERVILLE.

Je le voulois, moi.

FIERVILLE.

C'est moi qui en ai empêché ma femme; j'ai voulu vous ménager une surprise agréable.

URBAIN.

Je ne sais si l'appartement que je pourrois vous donner vous conviendra.

Mme. FIERVILLE.

Eh, mon Dieu! une chambre, un petit cabinet, c'est tout ce qu'il nous faut.

FIERVILLE.

Nous ne voulons pas seulement le voir.

Mme. FIERVILLE.

Nous nous en rapportons absolument à vous.

FIERVILLE.

Faites vos affaires; allez voir vos malades: nous, nous allons chercher nos effets.

URBAIN.

Permettez-moi de vous faire observer....

Mme. FIERVILLE.

Point de façons, surtout entre parens, entre amis : vous dînez en ville ; eh bien ! nous dînerons tranquillement avec ce monsieur, votre ami de trente ans, et sa fille.

FIERVILLE.

Il paroît fort aimable cet homme-là.

URBAIN.

Oui ; il pousse la crainte d'être indiscret jusqu'au scrupule.

FIERVILLE.

Il a raison : voilà comme il faut être.

Mme. FIERVILLE.

Et au premier moment que nous aurons de libre, nous vous raconterons ce qui nous amène à Paris.

FIERVILLE.

Il est temps que je fasse quelque chose ; je m'ennuie de manger mon bien, et mon talent en pure perte.

Mme. FIERVILLE.

Il vient tout exprès pour obtenir une place.

FIERVILLE.

Une place tout à fait dans mes goûts, une véritable place d'homme de lettres.

Mme. FIERVILLE.

Vous pourrez nous être très-utile. On dit qu'à Paris c'est la femme surtout qui doit solliciter pour le mari. Vous me direz à quelle porte il faut frapper, quelles gens il faut voir ; vous me présenterez, vous me conduirez. Mais, adieu, adieu ; vous êtes pressé, et nous aussi. Nous ne tarderons pas à revenir.

FIERVILLE.

Restez donc, mon cher cousin; n'allez-vous pas nous reconduire? Restez donc, je vous en prie; nous sommes de la maison. (*Il sort avec sa femme.*)

SCÈNE VII.

URBAIN, *seul.*

EH BIEN! c'est fort agréable : mais a-t-on jamais vu des gens s'établir chez les autres avec cette aisance, cette tyrannie, et ne pas me laisser seulement un mot à placer pour accepter ou pour refuser?

SCÈNE VIII.

DUBUISSON, *avec sa canne et son chapeau*, URBAIN.

URBAIN.

AH! te voilà : tu sors?

DUBUISSON.

Oui : j'ai des lettres de recommandation pour plusieurs personnes, une surtout pour une madame de Florange, la parente du ministre : combien cela me coûte d'aller chez des gens que je ne connois pas! mais, enfin, puisqu'il le faut....

URBAIN.

Oui, plains-toi, je te le conseille. Qu'est-ce que cela auprès de ce qui m'arrive?

DUBUISSON.

Qu'est-ce donc? Tu parois tout soucieux.

URBAIN.

URBAIN.

Non ; mais, c'est fort aimable. Ainsi donc, on ne sera plus maître chez soi.

DUBUISSON.

Plaît-il?

URBAIN.

S'il falloit loger tous ceux qu'on connoît....

DUBUISSON.

Qu'est-ce que tu dis donc?

URBAIN.

En province, vous avez des maisons entières ; vous logez toute votre famille : à Paris, il n'en est pas de même.

DUBUISSON.

Seroit-ce pour moi que tu parlerois ainsi?

URBAIN.

Comment! pour toi!

DUBUISSON.

Pour qui donc?

URBAIN.

Et, vraiment, pour ce M. Fierville et sa femme.

DUBUISSON.

A quel propos?

URBAIN.

Ne les voilà-t-il pas qui s'installent chez moi sans m'en prévenir, sans me demander mon consentement!

DUBUISSON.

Ah! ah!

URBAIN.

Parce qu'ils sont mes parens, et qu'ils se disent mes amis...

DUBUISSON.

Je conçois que cela doit te donner de l'humeur : mais il me semble que ce n'est pas devant moi que tu devrois la faire paroître.

URBAIN.

Pourquoi donc cela ?

DUBUISSON.

Il falloit me dire plutôt qu'il ne te convenoit pas de loger des étrangers.

URBAIN.

Je ne t'entends pas.

DUBUISSON.

Au fait ; c'est toi qui m'as offert un appartement chez toi.

URBAIN.

Oui ; mais je ne l'ai pas offert à cette madame Fierville.

DUBUISSON.

Ecoute donc, mon ami, je suis arrivé d'hier ; mais, si tu le veux, je ne t'aurai pas gêné plus d'un jour.

URBAIN.

Comment donc ?

DUBUISSON.

Nous n'en serons pas moins bons amis ; mais que ne me disois-tu ?....

URBAIN.

Et que t'aurois-je dit ?

DUBUISSON.

Notre déménagement sera bientôt fait.

URBAIN.

Comment, ton déménagement !

DUBUISSON.

Qu'on loge un ami chez soi; c'est tout simple; mais deux à la fois! l'un avec sa fille, l'autre avec sa femme! c'est trop, et comme il est tout simple aussi que les parens aient la préférence, je cède la place à M. et à madame Fierville, et je m'en vas.

URBAIN.

Te moques-tu de moi? perds-tu la tête? Il ne sera donc plus permis à tes amis d'avoir un peu d'humeur contre quelqu'un sans que tu prennes la chose pour toi. T'ai-je parlé de toi? t'ai-je dit un mot qui pût te faire croire que tu me gênois? encore tout à l'heure, ne te donnois-je pas le choix dans mes appartemens?

DUBUISSON.

Eh! mon Dieu, comme tu t'emportes! comme tu te fâches pour un mot! On ne peut donc plus te parler.

URBAIN.

C'est bien à toi qu'il convient de me faire ce reproche: mais tu resteras, ou, pour le coup, je me fâche avec toi, et tout de bon.

DUBUISSON.

Allons, allons, appaise toi, je resterai.

URBAIN.

Quant à ce M. Fierville, il faudra bien qu'il reste aussi, puisque j'ai le malheur d'être logé assez commodément, pour le recevoir. Et puis ne les voilà-t-il pas qui me parlent de sollicitations, de démarches. Il faudra bien que je m'emploie en effet pour lui, quand ce ne seroit que pour m'en débarrasser. Mais tout mon temps, tous mes soins sont d'abord pour toi. Vas voir les personnes auxquelles tu es recommandé: moi, je vais faire mes visites. Tiens, voilà Comtois qui te rapporte la réponse de M. Bourval. Aller s'imaginer que c'est pour lui que je parle! parbleu, c'est bien mal me connoître. (*Il sort.*)

DUBUISSON.

Oh ! il a beau dire, il y avoit d'abord quelque chose pour moi.

SCÈNE IX.

COMTOIS, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien ! mon ami, avez-vous trouvé M. Bourval ?

COMTOIS.

Oui, monsieur, et voilà sa réponse.

DUBUISSON.

Ah ! bon ; donnez.... Ce garçon-là a une singulière figure. Eh ! mais, ce n'est pas l'écriture de monsieur Bourval.

COMTOIS.

Non, monsieur, c'est un de ses commis qu'il a prié d'écrire à sa place.

DUBUISSON.

Ah ! un de ses commis.... N'importe, lisons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas encore sorti, mon père ?

DUBUISSON.

Non, vraiment, et il faut que je reste. Voilà une réponse de M. Bourval.

ADÈLE.

De M. Bourval!

DUBUISSON.

Oui, qui me fait instruire par un de ses commis qu'il va venir me voir ce matin même.

ADÈLE.

Eh bien! mon père, vous devez être flatté de cet empressement.

DUBUISSON.

Ah! oui, très-flatté.... (*à Comtois*) Avez-vous encore quelque chose à nous dire?

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, monsieur, rien, si ce n'est qu'il y avoit dans le cabinet de M. Bourval un jeune homme en robe de chambre qui travailloit.

ADÈLE.

Son fils peut être?

COMTOIS.

Son fils précisément. Car aussitôt que M. Bourval a dit, après avoir lu votre billet, qu'il alloit venir vous voir; voilà le jeune homme qui s'écrie, mademoiselle Dubuisson à Paris, chez M. Urbain! oh! j'y serai avant vous, mon père; et c'est lui qui a dit au père, qui ne vouloit me donner de réponse que verbalement, qu'il étoit plus honnête qu'il vous écrivît.

DUBUISSON.

Ah! il ne vouloit pas même me faire écrire!

ADÈLE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc, mon père?

DUBUISSON.

Moi, rien.... Mais dis-moi donc pourquoi ce domestique m'en veut?

ADÈLE.

Comment, il vous en veut! Et sur quoi jugez-vous....

DUBUISSON.

Je ne sais; mais depuis ce matin, il a l'air de me regarder de travers.

ADÈLE.

Eh! mon père, ne voyez-vous pas qu'il a le malheur d'être louche.

DUBUISSON, *lui donnant de l'argent.*

Louche! tenez, mon ami, acceptez cela pour boire à ma santé.

COMTOIS.

Oh! mon Dieu, monsieur, cela n'en vaut pas la peine.

DUBUISSON.

Comment, cela n'en vaut pas la peine; eh! quoi donc, s'il vous plaît?

COMTOIS.

Ne vous fâchez pas, monsieur, je prends pour ne pas vous désobliger. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *hors* COMTOIS.

DUBUISSON.

Tu as bien fait de m'avertir; pauvre garçon, j'allois le chagriner.

ADÈLE.

Vos humeurs contre les gens ont-elles souvent plus de fondement? Et ce monsieur que vous boudiez dans

la diligence, parce qu'il avoit pris la place du fond, et qui, un moment après, vous en demanda pardon, en vous apprenant qu'il ne pouvoit supporter la voiture autrement; et votre confrère le professeur de mathématiques, contre lequel vous vous fâchiez déjà l'autre jour, parce que vous croyiez qu'il vous menaçoit, lorsqu'il vous tendoit la main avec amitié.

DUBUISSON

Eh! bien, j'en conviendrai avec toi, oui, j'ai tort; mais que veux-tu? c'est plus fort que moi; par exemple je ne me fâche jamais contre toi.

ADÈLE.

Plus rarement que coutre les autres au moins; mais vous qui vous sentez naturellement de la bienveillance pour tout le monde, pourquoi ne pas présumer les mêmes sentimens dans les autres?

DUBUISSON.

C'est vrai; cela vaudroit beaucoup mieux. Allons, je suivrai tes conseils, ma fille, je me vaincrai, je me corrigerai. Tu verras; mais n'est-ce pas Jules que j'entends?

ADÈLE.

Lui-même.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULES, ADELE.

JULES.

Ah! mademoiselle, j'accours, je précède mon père; quel heureux voyage! quel heureux augure je me permets d'en tirer!

ADÈLE.

Saluez donc, mon père, Jules;

DUBUISSON.

Pourquoi donc cela ? N'est-il pas tout simple qu'un jeune amant ne voie d'abord que sa maîtresse et ne s'apperçoive pas seulement que le père est là.

JULES.

Pardon, cent fois pardon, mon cher professeur.

DUBUISSON.

Eh ! non, c'est une plaisanterie. Bon jour, mon cher élève.

JULES.

Je n'osois me flatter que vous vinssiez à Paris.

DUBUISSON.

Mon voyage a un motif assez important. Il s'agit d'obtenir une place à laquelle je crois avoir quelques droits.

JULES.

Ce voyage n'a-t-il pas encore un autre but ?

DUBUISSON.

Lequel donc ?

JULES.

Eh ! mais, ne devinez-vous pas ?

DUBUISSON.

Eh bien ! oui, mon ami ; je vous connois depuis votre enfance. Je vous aime, je vous estime. Je suis trop franc pour ne pas vous dire que vous me convenez sous tous les rapports, et si en effet M. votre père désire ce mariage....

JULES.

Et pouvez-vous douter que ce mariage ne soit en effet l'objet de tous ses vœux ?

DUBUISSON.

Je ne le sais que par vous. Il ne m'en a jamais rien témoigné dans ses lettres.

JULES.

JULES.

Ses lettres ne rouloient que sur des affaires, et un négociant ne sait guère parler d'autre chose dans sa correspondance.

DUBUISSON.

Oui ; il a beaucoup d'affaires, M. votre père. Il n'avoit pas même le temps de répondre à mon billet, et c'est vous qui lui avez fait sentir qu'il valoit mieux écrire que de répondre verbalement.

JULES.

Il est vrai.

DUBUISSON.

Une réponse verbale eût peut-être été aussi honnête qu'un mot d'écrit par un commis.

ADÈLE.

Ah ! voilà donc ce qui vous fâche.

DUBUISSON.

Ce qui me fâche moi ; mais non, j'aurois été flatté de recevoir un mot de la main de M. votre père ; mais il s'en faut que je sois piqué. Non je ne le suis pas, et vous n'avez que faire de sourire à mes paroles, ma fille.

ADÈLE.

Eh, mon Dieu ! mon père, si je souris, c'est bien involontairement ; car la manière même dont vous dites que vous n'êtes pas piqué, me fait craindre....

DUBUISSON.

Vous fait craindre... Quoi, s'il vous plaît ? Eh bien ! que signifient ces signes d'intelligence que vous vous faites ?

JULES.

Je m'en vais me hâter de vous l'expliquer, mon cher professeur. Vous allez voir mon père ; et mademoiselle et moi, nous voudrions vous prévenir... C'est un très-galant homme, un excellent père ; mais

il n'a pas tout à fait cette politesse, ces manières délicates....

DUBUISSON.

Eh bien! quoi, c'est un homme sans façon; tant mieux, ce sont les gens que je préfère; ne semble-t-il pas que je ne puisse pas vivre avec ceux qui disent franchement ce qu'ils ont dans le cœur?

ADÈLE.

Nous ne disons pas cela; nous savons au contraire...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BOURVAL.

BOURVAL, *en-dehors.*

Que le diable les emporte ces maudits fiacres; vous n'en trouverez pas un sur cent qui ait de la monnoie.

JULES.

C'est mon père.

BOURVAL, *entrant; il se place entre Jules et Dubuisson.*

Là, peut-on faire un pas dans ce Paris, sans être impitoyablement rançonné? Est-ce à M. Dubuisson que j'ai l'avantage de parler? Oui, c'est bien lui. Voilà mon fripon de fils qui m'a précédé, et voilà, sans doute, l'aimable objet.... Tu ne m'avois pas trompé, coquin; jolie, très-jolie. Commençons par nous embrasser, mon cher.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Avec votre permission, je prends un fauteuil. Je

suis si las d'être perpétuellement debout dans mon magasin : quant à vous autres, restez debout, si vous voulez, *liberté*, *libertas*, c'est tout ce que je sais de latin.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Eh ! non, ne vous gênez pas ; vous voyez que je ne me gêne pas, moi. C'est la manière de votre serviteur Guillaume Bourval, l'honnête homme qui vous parle. Ah ça ! père, ou en sommes-nous? mais d'abord, j'ai une querelle à vous faire.

DUBUISSON.

Une querelle à moi!

JULES.

Mais, mon père....

BOURVAL.

Mais, mon père, laisse-moi parler, fils; oui, une grande querelle : pourquoi diable êtes-vous venu vous loger chez ce bon homme de médecin que j'estime infiniment d'ailleurs? c'est chez moi, qu'il falloit venir.

DUBUISSON.

Monsieur, c'est une très-aimable querelle que vous me faites-là; mais il me semble qu'aux termes où nous en sommes....

BOURVAL.

Et c'est précisément parce que nous en sommes-là, qu'il falloit venir chez moi ; voyons, voilà deux jeunes gens qui s'aiment : vous avez joliment élevé mon fils ; oh ! je vous rends justice, et quoique votre fortune ne soit pas tout à fait égale à la mienne....

DUBUISSON.

Comment, Monsieur, vous me reprochez ma fortune !

BOURVAL.

Et pas du tout, laissez-moi donc parler, si vous voulez m'entendre.

DUBUISSON.

Eh bien! Monsieur, parlez.

BOURVAL.

Je dis que je suis plus riche que vous, ce n'est pas votre faute; mais je ne suis pas si savant que vous, c'est la mienne. Bref, mon fils et votre fille s'aiment depuis un an; ils se le sont dit entr'eux; votre fille vous l'a confié, mon fils m'en a parlé; il n'y a que les pères qui ne se sont encore rien dit; mais, c'est votre faute, vous vous avisez de m'écrire pour me parler d'affaires de commerce auxquelles, par parenthèse, vous n'entendez rien. Moi, j'ai la malice de vous répondre simplement sur ce que vous me mandez, sans faire semblant de m'apperçevoir que vous n'entamez la correspondance sur un sujet étranger que pour en venir au sujet principal, le mariage de nos enfans.

DUBUISSON.

Comment, Monsieur, vous croyez que je ne vous écrivois que pour en venir à proposer ma fille à votre fils?

BOURVAL.

Pas tout à fait, mais laissez-moi donc dire, pour m'amener à demander votre fille en mariage pour mon fils. Hem, j'ai deviné, n'est-ce pas? car, voilà déjà que vous rougissez comme une jeune fille.

DUBUISSON.

Je rougis.... Mais, en effet, Monsieur, vos discours sont si singuliers!

BOURVAL.

Ma foi, je ne sais pas choisir mes phrases pour dire ce que je veux dire; mais c'est égal. Nous ne nous sommes rien dit par lettres, c'est fort bien; mais,

maintenant que nous voilà en présence, parlons. Voulez-vous donner votre fille à mon fils?

DUBUISSON.

Monsieur.....

ADÈLE.

Le voilà qui fait la demande. Vous devez être content.

DUBUISSON.

Oh! oui, très-content.

JULES.

Eh! mais, mon père! ce n'est pas tout à fait comme cela que je vous avois prié de parler à monsieur.

BOURVAL.

Qu'est-ce que tu dis, toi? prétends-tu apprendre à parler à ton père? A quoi bon aller s'embarrasser dans des phrases où je m'embrouille toujours? Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur? Monsieur, serois-je assez heureux pour espérer.... Eh! que diable, moi, je vais au fait. Vous vous honorerez tous les deux, vous vous rendrez mutuellement heureux, et tant pis pour qui se choque de mon discours. Ainsi c'est convenu; je demande votre fille, vous me l'accordez, n'est-ce pas, je n'ai pas besoin d'attendre votre réponse. Venons à la dot. J'associe mon fils à mon commerce; je lui donne le bien de sa mère, quarante mille francs par anticipation sur ma fortune; si peu que vous donniez à votre fille, je m'en contenterai; mais enfin, que lui donnez-vous?

DUBUISSON.

J'admire la promptitude avec laquelle vous expédiez les choses, Monsieur, et, quand il s'agit du bonheur de nos enfans, vous avez l'air d'en faire un marché.

BOURVAL.

Point du tout, le bonheur se trouve dans la convenance des deux époux. Vous connoissez mon fils pour un bon sujet; moi, je sais que mademoiselle

est une bonne fille, c'est d'accord cela. Il faut bien en venir aux affaires d'intérêt. Qu'est-ce que vous me parlez de marché, tout n'est-il pas marché dans ce monde? Voyons, que donnez-vous à votre fille ?

DUBUISSON.

Ma foi, Monsieur, je n'ai rien à répondre à des demandes faites de la sorte.

BOURVAL.

Comment, vous n'avez rien à répondre ! Ah ! fort bien, je vous offense, mon fils me l'avoit bien dit que vous étiez susceptible, épiloguant sur un mot.

DUBUISSON.

Ah ! monsieur votre fils s'étoit donné la peine de vous faire mon portrait, je lui en ai de grandes obligations.

JULES.

Eh ! mais, mon père, vous me perdez.

BOURVAL.

Comment, je te perds ! Eh ! parbleu, pourquoi laisserois-je ignorer à Monsieur que je connois ses défauts.

ADÈLE.

C'est que vous conviendrez que, sans être taxé de trop de susceptibilité, on peut se choquer de la manière dont vous vous exprimez.

BOURVAL.

Eh bien ! à la bonne heure, ma belle enfant, je n'en disconviens pas, chacun a ses défauts, je suis brusque, bourru, sans éducation ; vous l'aviez peut-être dit à votre père, comme mon fils m'avoit dit qu'il étoit ombrageux.

ADÈLE.

Monsieur, je ne me serois pas permis....

BOURVAL.

Allons, vous le lui aviez dit, n'est-il pas vrai? ne me

le cachez pas, je ne vous en voudrai pas ; mais cela ne m'empêche pas d'être un bon homme, et d'avoir ma dose de bon sens, et comme je ne me soucie pas de me refondre pour monsieur votre père, je suis loin d'exiger qu'il se refonde pour moi ; qu'il me passe mes boutades, mes brusqueries, mes grosses vérités, je lui passerai ses étiquètes, ses épilogues, ses petites bouderies, ses petites moues, tenez, comme celle qu'il nous fait à présent.

DUBUISSON.

Moi, je ne boude pas.

BOURVAL.

Si fait, vous boudez ; pour vivre ensemble, il faut être mutuellement indulgent ; et vous qui êtes savant, vous devez savoir cela.

ADÈLE.

Ah ! mon père, voilà ce que vous m'avez répété bien souvent.

DUBUISSON.

Oui, sans doute, Monsieur, l'indulgence réciproque est d'une nécessité indispensable dans la société ; et, quoique M. Jules ait jugé à propos de m'annoncer à son père comme un susceptible, je me flatte de ne l'être pas encore assez, pour me formaliser de quelques mots ; mais c'est le fonds des choses sur lequel j'avoue, sans crainte, que je suis très-délicat.

BOURVAL.

Eh bien ! est-ce que je vous aurois choqué, par aventure, sur le fonds des choses ?

DUBUISSON.

La manière dont vous exaltez votre fortune, et dont vous rabaissez la mienne.

BOURVAL.

Ma foi, écoutez donc, il y a bien des pères à ma place qui ne seroient pas si faciles. Un professeur, certainement, jouit d'une grande considération, et c'est

une belle chose que la considération ; mais qu'est-ce que cela pèse dans le commerce ? Enfin, vous venez à Paris pour solliciter une place ; combien y a-t-il de gens qui vous diroient, Monsieur, je ne donnerai mon fils à votre fille, qu'autant que vous aurez obtenu ladite place.

DUBUISSON.

Permettez-moi de vous dire, Monsieur....

BOURVAL.

Eh bien ! quoi ! achevez donc, mais avec quel diable d'homme m'as-tu mis là en présence, mon fils ? Je m'épuise en politesses, pour lui faire sentir que, malgré ma fortune, je me tiens heureux de devenir le beau-père de sa fille, et il me cherche querelle parce que je lui dis des choses honnêtes.

DUBUISSON.

Fort bien, Monsieur, votre fortune, et toujours votre fortune ! et vous avez l'air de me faire une grâce, en me demandant ma fille. En vérité, je vous admire, Adèle, d'écouter tranquillement de semblables expressions.

ADÈLE.

Mais, mon père !....

BOURVAL.

Eh bien ! vous voyez s'il est possible de le toucher sans qu'il se croie égratigné. Oh ! ma foi, je quitte la partie ; écoutez, je suis venu vous voir, je vous ai demandé votre fille, je ne m'en dédis pas ; mais, morbleu, je me pique aussi, il me semble que, quand j'ai fait les premiers pas, vous pouvez faire les autres. Vous savez mon adresse, quand vous voudrez me faire réponse, je vous attends, et vous me trouverez chez moi. Allons, toi, qui as été son élève, fais à ton tour son éducation ; je te jure que, si ce n'étoit l'intérêt qu'inspire la jeune demoiselle qui n'a dit que des choses raisonnables, tandis que son père déraisonnoit, j'enverrois ce mariage-là à tous les diables. Adieu, Mademoiselle ; comme je le disois tout à l'heure,

l'heure, chacun a ses défauts dans ce bas monde ; mais, sur ma parole, j'aime encore mieux le mien que celui de monsieur votre père, et, si c'est à l'étude qu'on doit ce joli petit caractère, ma foi, serviteur à la science, et.... je suis le vôtre de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *hors* BOURVAL.

DUBUISSON.

Vous avez bien fait de me prévenir qu'il étoit franc, monsieur votre père.

JULES.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon pour lui, pour moi.

DUBUISSON.

Pardon! vous vous moquez, vous lui avez dit que j'étois un homme susceptible, insociable, c'est peut-être vrai; il est riche, il voudroit marier avantageusement son fils, rien n'est plus naturel. Je ne vous blâme pas, je ne vous en veux ni à l'un, ni à l'autre.

JULES.

Oui, en rappelant à mon père toutes les obligations que je vous ai, j'ai cru devoir le prévenir de votre sensibilité peut-être excessive, comme j'ai cru devoir vous prévenir vous-même de sa brusque franchise; mais un mot indiscret qui m'est échappé sur votre caractère, doit-il me faire perdre tous mes droits à votre estime? J'en appelle à votre cœur; M. Dubuisson, réfléchissez, et vous rendrez justice à mon père et à moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ADELE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien! à la bonne heure, il est aussi franc que son père, et il ne déplaît pas.

ADÈLE.

N'est-ce pas, mon père?

DUBUISSON.

Que diable, je ne suis pas déraisonnable.

ADÈLE.

Ainsi vous oubliez la manière dont M. Bourval vous a parlé, et vous consentez à me marier à son fils?

DUBUISSON.

Eh, mon Dieu! pour ma part, il n'y aura jamais d'obstacle; mais il en met lui-même.

ADÈLE.

Comment donc?

DUBUISSON.

N'est-il pas clair qu'en me parlant de cette place que je sollicite, il m'a mis dans la nécessité de ne reparler de l'union projetée que si je parviens à l'obtenir.

ADÈLE.

Il vous a dit que d'autres à sa place pourroient penser et agir ainsi.

DUBUISSON.

Je suis fâché pour toi, ma fille, que tu ne veuilles pas voir les choses comme elles sont; mais moi, qui suis

habitué à entendre ce qu'on veut dire plutôt que ce qu'on dit.... (*Tirant une lettre cachetée de sa poche.*) Allons, ce n'étoit pas assez de la répugnance naturelle que j'éprouve à solliciter, il falloit encore que j'y fusse forcé par les conditions que m'impose cet homme brusque et incivil. Allons donc porter cette lettre à madame Florange. Il est assez singulier qu'on m'ait donné une lettre de recommandation toute cachetée, ce n'est pas l'usage.

ADÈLE.

Eh! quoi, penseriez-vous qu'elle fût dirigée contre vous?

DUBUISSON.

Fi donc, mais cette précaution ne m'autorise-t-elle pas à croire que c'est une de ces froides recommandations....

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FIERVILLE.

FIERVILLE, *en entrant.*

Entendez-vous? laissez tous ces paquets dans l'antichambre, jusqu'à ce que nous sachions dans quel appartement nous logeons. Ah! Monsieur, votre serviteur. Le cher docteur est sorti; ah! diable, tant pis: ma femme qui m'a laissé pour des courses essentielles, doit venir le prendre dans un quart-d'heure, pour aller chez un de ses amis intimes, de qui dépend la place que je veux avoir. Ah! Monsieur, on est bien malheureux d'avoir à solliciter dans ce pays-ci!

DUBUISSON.

Pourroit-on, sans indiscrétion, demander à Monsieur quelle est la place qu'il sollicite?

FIERVILLE.

Ah, mon Dieu! à vous l'ami du cher Urbain, logé chez lui! je ne garderai bien d'en faire un mystère; une place de professeur vacante dans un des lycées de Paris.

DUBUISSON.

Une place de professeur!

ADÈLE.

Que dit-il?

FIERVILLE.

On y a quelques droits, comme vous pouvez penser: j'ai beaucoup cultivé mon esprit, j'ai fait quelques vers français; en confidence même, j'ai jadis ébauché une tragédie; nous avons, d'ailleurs, une certaine traduction, je me suis peu occupé de l'éducation jusqu'ici, si ce n'est en théorie; mais comme il ne s'agit pas d'apprendre à lire à des marmots, mais d'enseigner à des jeunes gens, qui seront des hommes tout à l'heure, l'éloquence, les belles-lettres, on peut, sans se flatter, demander, obtenir et exercer dignement un tel emploi: qu'en pensez-vous, monsieur?

DUBUISSON.

Moi, monsieur! puisque vous vous en sentez capable....

FIERVILLE.

Très-capable, mon cher; mais le mérite ne suffit pas; il faut des protections, des connoissances, et avec l'appui du cher Urbain....

DUBUISSON.

Urbain vous a donc promis son appui?

FIERVILLE.

Oui, sans doute: depuis que j'ai l'avantage de le connoître, il n'a cessé de me faire des offres de service.

DUBUISSON.

Eh bien! ma fille?

FIERVILLE.

Je n'ai pas encore eu le temps de lui dire ce que je désirois ; mais je suis sûr de lui.

ADÈLE.

Vous voyez que M. Urbain ne sait pas même qu'il sollicite la même place que vous.

FIERVILLE.

Mais où est-il donc ? J'ai moi-même quelques courses à faire ; il me tarde de le prévenir. Ah ! le voici : vous le voyez, tout me réussit. Ah ! je suis né heureux véritablement.

SCÈNE XVII.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN, FIERVILLE.

FIERVILLE.

QUEL bonheur que vous rentriez, docteur ! Nous n'avons pas eu le temps de nous expliquer. Savez-vous quelle est la place que j'ambitionne ? celle de professeur dans un des lycées de Paris.

URBAIN.

Vous, professeur !

FIERVILLE.

Oui, moi : c'est précisément ce qui me convient avec ma petite fortune, n'est-ce pas ? Cela m'arrondira, cela m'occupera : ne trouvez-vous pas que c'est supérieurement calculé ?

URBAIN.

Supérieurement calculé, en effet !

FIERVILLE.

J'étois sûr de votre approbation. On m'a dit que la place dépendoit surtout d'un certain M. Dorbel, avec lequel vous êtes intimement lié.

URBAIN.

Précisément : je sors de chez lui.

FIERVILLE.

Que je suis donc fâché de ne pas vous en avoir parlé plutôt ! vous lui en auriez déjà touché quelques mots.

URBAIN.

Consolez-vous : je ne l'ai pas trouvé.

FIERVILLE.

Ah ! bon : eh bien ! dans un quart-d'heure ma femme vient vous prendre ; vous allez ensemble chez ce monsieur Dorbel ; et là, ma foi, je m'en rapporte à vous : parlez-lui de moi comme vous voudrez, avec franchise ; je sais d'avance tout le mal que vous pourrez lui dire.

URBAIN, *à Dubuisson.*

Eh bien ! il ne manque pas de confiance en lui-même.

DUBUISSON.

Ni en toi, à ce qu'il me paroît.

FIERVILLE.

On m'a dit que j'avois un concurrent.

URBAIN.

Il est vrai.

FIERVILLE.

Un certain professeur d'Amiens : on croit même qu'il est à Paris.

URBAIN.

Oui, il y est.

FIERVILLE.

Ah ! vous le saviez : un homme de routine, un homme de métier.

URBAIN.

Eh ! mais, c'est quelque chose que d'avoir exercé un état.

FIERVILLE.

Oui, aux yeux de quelques sots ; mais aux vôtres et aux miens, et quand on a autant de titres que moi....

URBAIN.

Et quels sont donc ces titres ?

DUBUISSON.

Monsieur a déjà daigné me les apprendre, et tu les connois sans doute aussi-bien que moi.

URBAIN.

Ma foi, je les cherche....

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas d'abord une traduction ?

URBAIN.

Ah ! oui ; elle a été bien critiquée dans les journaux.

FIERVILLE.

Cabale, envie, calomnie : le plus grand succès ; il n'en reste plus chez mon libraire.

URBAIN.

Oui, vous en avez fait beaucoup de cadeaux : j'en ai reçu un exemplaire.

FIERVILLE.

Parbleu ! je n'ai pas oublié la lettre charmante que vous m'avez écrite en remerciement.

DUBUISSON.

Où tu en faisois sans doute le plus grand éloge ?

URBAIN.

Il s'y mêloit un peu de critique.

FIERVILLE.

Et voilà les éloges flatteurs : ce mélange de critique annonce la franchise de la louange.

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas aussi une tragédie ?

FIERVILLE.

Vous rappelez-vous la lecture que je vous en fis?

URBAIN.

Elle fut fort gaie, la lecture.

FIERVILLE.

Oui, il y avoit des jeunes femmes, des jeunes auteurs; mais comme ma femme sanglottoit au dénouement!

DUBUISSON.

Enfin, une profonde théorie sur l'éducation ?

URBAIN.

Il y a bien des gens qui regardent ces profondes théories comme la science de ceux qui n'en ont pas.

FIERVILLE.

Ce n'est pas vous : vous savez bien que la théorie.... Souvenez-vous des entretiens graves et sérieux que nous eûmes ensemble à Rouen : comme vous étiez enthousiasmé des idées lumineuses que je vous développai!

URBAIN.

Enthousiasmé, dites-vous?

FIERVILLE.

Oui, oui, enthousiasmé; et, tenez, vous l'êtes encore. Ainsi, c'est convenu : vous attendez ma femme. Moi, je cours me présenter chez les personnes qu'elle n'aura

n'aura pu voir! Ma foi, docteur, je suis fier de votre estime; mais avouez aussi qu'il est bien flatteur, quand on s'emploie pour quelqu'un, que ce quelqu'un ne soit pas tout à fait indigne de l'intérêt qu'on lui témoigne, et du bien qu'on en peut dire. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *hors* FIERVILLE.

URBAIN, *riant.*

EH BIEN! as-tu jamais vu un homme plus content de lui-même et des autres?

DUBUISSON.

Tu n'étois donc pas sincère dans les complimens que tu lui a faits?

ADÈLE.

Eh! mais, où avez-vous donc vu, mon père, que M. Urbain lui eût adressé des complimens?

DUBUISSON.

Enfin, il sort enchanté de toi.

URBAIN.

Parce qu'il veut bien l'être.

DUBUISSON.

Tu ne l'appuieras donc pas?

URBAIN.

Il te sied bien de me faire une pareille question, quand tu es sur les rangs pour la même place.

DUBUISSON.

Eh! mais, écoute donc, je ne veux pas te gêner: si tu crois que M. Fierville ait plus de mérite et plus de droits que moi.... Je n'ai point fait de tragédie.

URBAIN.

Mais tu comptes des élèves qui font honneur à leur maître.

DUBUISSON.

Je n'ai point fait cadeau de mes traductions.

URBAIN.

Mais ton libraire les a vendues.

ADÈLE.

Mon père, vous m'aviez promis... Vous affligez M. Urbain.

DUBUISSON.

Je l'afflige!... Ce n'est pas mon intention. Allons, je suis un fou ; pardonne-moi, mon ami. Va, je compte sur toi, je dois y compter. Je vais chez cette madame Florange. Au fait, ce M. Fierville avec sa traduction, sa tragédie, sa théorie, feroit un professeur d'une singulière espèce; et, tout homme de routine et de métier que je puisse être, je rends trop justice à ton discernement et surtout à ton amitié, pour craindre que tu balances entre nous. Sans adieu, mon cher Urbain. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

ADELE, URBAIN.

URBAIN.

S'IL étoit toujours comme cela encore.

ADÈLE.

Vous ne savez pas ce qu'il y a de plus malheureux : M. Bourval est venu.

URBAIN.

Et votre père s'est piqué dès le premier mot.

ADÈLE.

Et maintenant mon père soutient que M. Bourval ne me trouve pas assez riche pour son fils. Jugez dans quel embarras nous nous trouvons ; mais voici M. Jules.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, JULES.

URBAIN.

Le fils de M. Bourval ! bien, jeune homme, vous arrivez au moment où l'on vous désiroit.

ADÈLE, *à Jules.*

C'est M. Urbain, le maître de cette maison.

URBAIN.

Oui, monsieur ; Urbain, l'ami intime de son père, médecin de profession, et qui voudrois bien m'établir celui de mon pauvre ami ; car il en a besoin, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne veut pas convenir qu'il est malade. Il s'agit de bien nous concerter tous les trois pour le rendre, en dépit de lui-même, aussi heureux qu'il lui est possible de l'être. Où en êtes-vous avec M. votre père ?

JULES.

Eh ! monsieur, mon père ne pense déjà plus à ce qui s'est passé ; vous le savez, ces caractères violens s'appaisent aussi aisément qu'ils s'emportent. Je vous réponds de le ramener dans un instant.

URBAIN.

Ecoutez, c'est moi qui me charge de solliciter pour Dubuisson auprès de Dorbel. Quant à la reconciliation entre vos parens, cela vous regarde ; allons, mademoiselle,

servez-vous de l'aimable ascendant que votre douceur, votre tendresse vous donnent quelquefois sur votre père; tâchez de le rendre raisonnable, au moins pour un moment; c'est difficile; mais ce qui est plus facile peut-être, c'est d'obtenir de M. Bourval qu'il tempère ses vivacités, ses emportemens; que, jusqu'à la signature du contrat, il soit poli, complaisant, affable pour M. Dubuisson.

JULES.

Eh! mon Dieu, je vous réponds que mon père y mettra toute la bonne volonté possible; mais tiendra-t-il tout ce qu'il se promettra à lui-même, c'est ce que je n'oserois garantir....

ADÈLE.

Eh bien! monsieur Jules, nous ne les quitterons pas; nous interprêterons mutuellement ce qu'ils se diront.

JULES.

Eh bien! je cours chercher mon père, et je suis là pour veiller à ce qu'il ne lui échappe pas un seul mot qui ne soit dicté par le désir de plaire au vôtre. (*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

ADELE, URBAIN.

ADÈLE.

Et moi, je suis là pour veiller sur le mien, afin qu'il ne se fâche ni trop fort, ni trop aisément.

URBAIN.

Et moi, avant que cette madame Fierville vienne me relancer, je m'empresse de courir chez Dorbel pour lui parler de notre ami commun (*Il va pour sortir, madame Fierville l'arrête.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, Mme. FIERVILLE.

Mme. FIERVILLE.

Me voilà, je vous ai fait attendre; car mon mari vous a sans doute prévenu que j'allois venir vous prendre. Eh ! vite, eh ! vite, partons.

URBAIN.

Allons, je n'ai pas pu l'éviter.

Mme. FIERVILLE.

J'ai une voiture en bas. Dorbel nous attend. Je lui ai fait demander un rendez-vous en votre nom. J'ai bien fait, n'est-ce pas, et il n'y a pas d'indiscretion?

URBAIN.

Mais je voudrois vous dire....

Mme. FIERVILLE.

Vous me direz tout cela en route, et moi, je vous conterai de mon côté tout ce que j'ai déjà fait. J'ai vu vingt personnes, j'ai laissé mon nom dans vingt maisons. J'ai joliment arrangé le professeur d'Amiens, qui s'avise d'être notre concurrent.

URBAIN.

Mais cependant, madame, il me semble....

Mme. FIERVILLE.

Eh ! non, en pareil cas, il faut abîmer ses rivaux. On le dit honnête homme, eh bien ! quand M. Fierville sera placé, je suis capable de le servir à mon tour; mais il faut commencer par songer à soi, n'est-il pas vrai?

URBAIN.

Oui, c'est assez le principe du jour.

Mme. FIERVILLE.

Et de tous les temps, ne nous faisons pas plus méchans que ne l'étoient nos pères. Ils nous valoient, et nous les valons. J'ai vu madame Florange, la parente du ministre, une femme charmante, et, par parenthèse, j'y ai laissé le père de mademoiselle, et je lui ai recommandé mon mari; on ne sauroit avoir trop d'amis.

URBAIN.

Ah! çà, madame, si vous me permettez de parler à mon tour....

Mme. FIERVILLE.

Oui, sans doute, chez Dorbel, je vous laisserai parler; je me tairai; mais ici, impossible, allons, allons, partons.

URBAIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez absolument.... (*à part*) Ma foi tant pis pour elle, ce n'est pas ma faute.

Mme. FIERVILLE.

Sans adieu, ma belle mademoiselle, nous ne tarderons pas à revenir; si vous voyez monsieur votre père avant moi, demandez-lui ce qu'il a fait pour mon mari. Recommandez-le lui de nouveau : dites-lui que, puisqu'il est l'ami du cher docteur depuis trente ans, il ne peut pas se dispenser d'être le nôtre, entendez-vous. Adieu, adieu, donnez-moi la main, docteur, et partons.

URBAIN.

Eh bien! madame, partons.

(*Il sort avec madame Fierville.*)

SCÈNE XXIII.

ADELE, *seule.*

ELLE l'emmène; allons, il faut convenir que le mari et la femme sont bien faits l'un pour l'autre; là, venir loger chez quelqu'un malgré lui ; s'obstiner a croire qu'on est enchanté de leur mérite, quand on leur dit précisément le contraire, et enlever, pour ainsi dire, les personnes..... Ces gens-là feront leur chemin ; mais j'entends mon père, je crois ; allons, essayons au moins de le décider à bien recevoir M. Bourval.

SCÈNE XXIV.

ADELE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je ne me suis pas trompé. C'est bien lui.

ADÈLE.

Déjà de retour, mon père?

DUBUISSON.

Oui, ma fille, déjà.

ADÈLE.

Vous n'avez donc pas trouvé madame Florange?

DUBUISSON.

Elle étoit chez elle.

ADÈLE.

Vous l'avez vue?

DUBUISSON.

Oui, je l'ai vue.

ADÈLE.

Elle vous a bien reçu ?

DUBUISSON.

Parfaitement bien.

ADÈLE.

Vous voilà donc bien content?

DUBUISSON.

Mais je crois que j'ai sujet de l'être ; car cette madame Florange a sans doute tout le crédit qu'elle s'imagine ! les complimens qu'elle m'a adressés, ne sont pas ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour. Cependant, ce M. Fierville...

ADÈLE.

Est-ce que vous en avez parlé à madame Florange?

DUBUISSON.

Crois-tu que je sois capable de chercher à nuire à mes rivaux? tous mes efforts tendent à ce qu'on dise du bien de moi, et je regarderai toujours comme un mauvais moyen de m'avancer, de dire du mal des autres, et ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

ADÈLE.

Quoi donc, en ce cas?

DUBUISSON.

Oh ! je me garderai bien de dire un mot sur Urbain devant toi. C'est ton protégé ; mais, comme je rentrois, je viens de le rencontrer en voiture avec cette madame Fierville ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'en faire remarquer ; il a détourné la tête ; c'étoit sans dessein, il ne m'aura pas vu, et ce n'est pas de moi qu'ils parloient, mais enfin sais-tu ou ils vont ensemble?

ADÈLE,

ADÈLE.

Chez M. Dorbel.

DUBUISSON.

Chez Dorbel, dis-tu ?

ADÈLE.

Oui, cette femme l'emmène chez Dorbel pour solliciter en faveur de son mari.

DUBUISSON.

Eh bien ! j'avois tort.

ADÈLE.

Ah! c'en est trop, mon père, permettez-moi de vous le dire, il est affreux à vous de soupçonner un ami comme M. Urbain; cette femme ne lui a pas laissé le temps de placer une parole. J'ai vu M. Urbain souffrir d'aller avec madame Fierville, pour solliciter contre elle; et si vous croyez non-seulement qu'il puisse dire un mot qui vous nuise, mais même qu'il ne vous serve pas avec toute la chaleur, toute l'éloquence dont il est capable, soupçonnez donc aussi votre fille; car l'amitié de M. Urbain pour vous, égale presque la tendresse que je vous porte.

DUBUISSON.

Eh! là, là, mon enfant, calme-toi, allons; j'ai tort, j'ai toujours tort; ah! si ce M. Bourval ne faisoit pas de cette place une condition de ton mariage!

ADÈLE.

Mais vous vous trompez; et, puisque nous en sommes sur cet article, n'avez-vous pas été un peu trop difficile, un peu trop exigeant avec lui ?

DUBUISSON.

C'est possible.

ADÈLE.

Ecoutez; son fils, malgré le serment que le père avait fait de vous attendre chez lui, va le ramener.

DUBUISSON.

Le ramener! je n'en crois rien.

ADÈLE.

S'il vient, ne trouverez-vous pas, dans cette démarche, la preuve qu'il reconnoît ses torts; promettez-moi qu'alors vous lui passerez quelques brusqueries.

DUBUISSON.

Soit, mais il ne viendra pas.

ADÈLE.

Il viendra; car le voici.

DUBUISSON.

Pas possible!... c'est vrai.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, BOURVAL, JULES.

BOURVAL.

Eh bien, c'est encore moi, me voilà revenu. (*A Jules.*); tu vas voir, je vais être honnête et galant avec lui, comme avec une jolie femme. (*Haut.*) Tenez, M. Dubuisson, vous m'avez mal jugé, si vous avez cru que je n'étois pas un bon homme, et que je dédaignois votre alliance. (*A Jules.*) Est-ce bien?

JULES.

A merveille.

DUBUISSON.

Monsieur, je sens assurément tout ce que votre démarche a d'honnête pour moi. (*A sa fille.*) Eh bien! à la bonne heure, le voilà raisonnable.

ADÈLE.

N'est-ce pas?

BOURVAL.

Non, le diable m'emporte, je suis fâché de m'être mis en colère contre vous, j'aurois dû en rire.

JULES, *à son père.*

Paix donc!

BOURVAL.

Je vous demande pardon, je n'aurois pas dû en rire, parce qu'enfin, comme on le sait, et, comme je vous le répète encore, personne n'est parfait dans ce monde, et que la perfection est une chose si éloignée de l'humanité.... Eh bien! achève donc, toi, fils, ne vois-tu pas que je m'embrouille?

JULES.

Monsieur, mon père vient exprès pour vous dire qu'une alliance avec vous est le plus cher de ses désirs; qu'il n'a jamais pensé à faire valoir sa fortune.

BOURVAL.

Jamais, c'est la verité.

JULES.

Que, soit que vous ayez la place, soit que vous ne l'ayez pas, il n'en sera pas moins jaloux de m'obtenir la main de votre fille.

BOURVAL.

Oui, il suffit que vous la méritiez; je suis riche, vous êtes savant; j'ai gagné de l'argent: vous avez bien élevé mon fils; partant, nous ne nous devons rien; que mon argent soit pour votre fille un foible acquittement de ce que vous avez fait pour mon fils. N'est-ce pas que cela n'est pas mal dit? Par conséquent, je donne une dot; que vous en donniez une, ou que vous n'en donniez pas, il n'en faut pas moins marier ces chers enfans, puisque la tête leur en tourne à tous les deux.

DUBUISSON.

Ma fille m'a fait connoître qu'elle distinguoit monsieur votre fils ; et, quoique la tête ne lui en tourne pas...

ADÈLE.

Je ne rougis pas d'un sentiment que vous-même avez approuvé ; voilà ce que monsieur à voulu dire, mon père.

BOURVAL.

Oui, précisément ; voilà ce que j'ai voulu dire ; ne vous formalisez pas.

DUBUISSON.

Qui, moi, Monsieur, me formaliser, quand vous me comblez de politesses, et quand je vois à travers vos expressions, la bonté de votre cœur.

BOURVAL.

Monsieur, c'est vous qui me comblez.... (*A son fils.*) Comment donc; mais il est charmant.

DUBUISSON.

Quant à la dot, je vous crois trop raisonnable pour me faire l'injure de croire....

BOURVAL.

Eh ! non, il n'y a pas d'injure... il n'y a pas de mal à n'être pas riche.

JULES, *à son père.*

Mon père....?

BOURVAL.

Eh ! laisse donc, c'est un compliment que je veux lui faire.

ADÈLE.

Mon père veut dire que, s'il n'est pas en état de donner une dot aussi forte que vous, sa fortune lui permet de m'en donner une, et qu'il compte assez sur votre délicatesse pour croire que vous ne la refuserez pas.

BOURVAL.

Parbleu ! il n'y a pas de délicatesse à cela. Une dot! cela ne se refuse pas, et cela ne nuit jamais dans un ménage, n'est-ce pas, mes enfans?

ADÈLE.

Il est vrai.

BOURVAL.

Ah ça, maintenant, convenons d'une chose : je suis brusque, impoli : vous êtes susceptible, exigeant..... Non, vous n'êtes pas susceptible, mais délicat, un peu fier, n'est-ce pas? Cela tient à l'amour-propre. Voulez-vous qu'avec mon gros bon sens, je vous donne un conseil qui ne part pas d'un imbécile? Traitons nos affaires par nos enfans : mon fils a de l'esprit, votre fille n'est pas sotte; que mon fils vous explique ce que je veux vous dire, et vous ne vous en choquerez pas; que votre fille me dise ce qui vous pique, et je vous mettrai la chose au net. Hem ! est-ce convenu?

DUBUISSON.

Eh bien ! soit.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, FIERVILLE.

FIERVILLE.

FÉLICITEZ-MOI, félicitez-moi, cher docteur. Ah ! il n'est pas là ? Mais c'est égal, j'aurai la place.

DUBUISSON.

Vous l'aurez !

FIERVILLE.

C'est sûr; je quitte le ministre, le ministre lui-même; il m'a fort bien reçu. On ne vouloit pas me laisser entrer; mais j'ai forcé la porte : il ne m'a dit qu'un mot;

il étoit fort occupé ; car il me prioit d'abord de le laisser tranquille ; mais quand je lui ai expliqué mon affaire, quand je lui ai dit que sa parente, madame Florange, et M. Dorbel, son ami, lui parleroient en ma faveur : la place est promise à quelqu'un qui a fait ses preuves, me dit-il de la maniere la plus affable, et en me reconduisant presque jusqu'à la porte : oh ! c'est un homme charmant, en vérité ; je suis enchanté de sa réception.

DUBUISSON.

J'en étois sûr.

BOURVAL.

Qu'est-ce que c'est donc que cet original-là ?

ADÈLE.

Un étourdi qui sollicite précisément la même place que mon père.

BOURVAL.

Au surplus, monsieur Dubuisson, cela ne change rien à nos conventions : qui que ce soit qui l'emporte de vous ou de monsieur, nous n'en marierons pas moins nos enfans.

FIERVILLE.

Comment ! qu'est-ce ? Expliquez-moi : monsieur seroit-il mon compétiteur par aventure ?

SCÈNE XXVII et DERNIÈRE.

JULES, ADELE, BOURVAL, DUBUISSON, URBAIN, Mme. FIERVILLE, FIERVILLE.

Mme. FIERVILLE.

C'EST une trahison, c'est une perfidie !

URBAIN.

Mais, madame....

Mme. FIERVILLE.

Non ; c'est abominable ; je le dirai tout haut. Ecoutez tous le joli trait que vient de me faire M. Urbain : monsieur se laisse mener par moi chez Dorbel pour solliciter en notre faveur ; et là, en ma présence, monsieur demande, obtient la place pour un autre que mon mari.

FIERVILLE.

Ah, mon Dieu !

Mme. FIERVILLE.

Et quand je lui reproche sa conduite : C'est votre faute, me dit-il ; si vous m'aviez laissé le temps de vous le dire, vous sauriez qu'un autre avoit, avant vous, des droits à cette place et à mon estime. Et pour qui, s'il vous plaît, monsieur se montre-t-il si prodigue des devoirs de l'amitié ? C'est pour ce professeur du lycée d'Amiens, dont je vous parlois avec tant de mépris.

DUBUISSON.

Avec mépris, madame....

FIERVILLE.

Eh ! mais, c'est monsieur, ma bonne amie : je viens de m'en douter tout à l'heure.

Mme. FIERVILLE.

Pas possible !

FIERVILLE.

Mais, au lieu de m'affliger de votre mépris, j'aime bien mieux me féliciter de devoir tout à mon ami.

URBAIN.

Tu ne me dois rien : Dorbel n'a pas plus oublié que moi notre ancienne amitié ; ton nom seul avoit suffi pour le décider ; et, avant même que je lui eusse parlé de toi, tu avois la place. (*A Fierville.*) Mon cher cousin, pourquoi vouloir commencer un état aux dépens de ceux qui y ont consacré toute leur vie ? Avec votre fortune, vos talens aimables, ne pouvez-vous donc mener une vie heureuse et indépendante ?

FIERVILLE.

Ecoute donc, ma femme, quand nous nous désolerons.... Ne sais-je pas au fond du cœur que je mérite la place? Cela me suffit, et je pardonne au docteur.

Mme. FIERVILLE.

Cependant, mon ami, il est bien désagréable....

FIERVILLE.

Eh! non; voyons toujours les choses du bon côté : me voila rendu tout à fait au commerce des muses.

BOURVAL.

Joli commerce! Puisse-t-il vous prospérer comme le mien m'a réussi! Et vous, tâchez de prendre votre bonheur avec résignation, comme monsieur prend son malheur avec joie.

URBAIN.

J'espère qu'à présent tu ne te refuseras pas à venir dîner avec moi chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non, sans doute.

URBAIN.

Si cependant tu avois encore quelques difficultés à faire, voici un billet d'invitation qu'il m'a chargé de te remettre. Tu verras qu'il attend aussi M. Bourval et son fils. Vous viendrez?

BOURVAL.

Parbleu! il me tarde de le voir et de le remercier ce brave homme. Un petit mot encore, monsieur Dubuisson. Qu'un subalterne, qu'un homme malheureux, trahi dans sa confiance, se fâche et s'inquiète au premier mot qu'on lui dit, il faut le plaindre et lui pardonner; mais que cela vous arrive à vous, heureux père, heureux ami, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, morbleu! permettez-nous d'en rire.

DUBUISSON.